

L'ARCHE *Editeur*

**Fabrice MELQUIOT**

Otto Witte

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

**L'Arche *Editeur***  
**86 rue Bonaparte**  
**75006 Paris**  
**[contact@arche-editeur.com](mailto:contact@arche-editeur.com)**

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

# Otto Witte

Théâtre

Fabrice Melquiot

## **Note de l'auteur**

*Je n'ai pas inventé Otto Witte ; il s'est inventé tout seul.*

*L'Histoire n'a retenu son nom que pour rire d'elle-même, quand le cœur lui en dit.*

*Otto Witte a existé ; il fut clown, avaleur de sabres, espion, sorcier, scaphandrier, prince turc et roi d'Albanie.*

*Il fallait, pour jouer un personnage d'une telle démesure, davantage qu'un acteur.*

*Il fallait au moins un Centaure, autrement dit un Corps qui Parle sur un Corps qui Braie.*

*Une créature de théâtre.*

*Le texte qui suit à été écrit à Marseille durant l'été 2006, à partir d'un travail d'entraînement, de répétitions et de dramaturgie, réalisé en collaboration avec le Théâtre du Centaure : Camille et Manolo, metteurs en scène, David Mandineau, acteur, et KoKo, baudet du Poitou.*

# Personnages

Otto Witte

Voix de Sagi

Voix de la Princesse Elfriede Witte

*Sur scène, il n'y aurait d'abord qu'un Costume. Uniforme d'un roi de jadis. Vareuse avec galons et épaulettes, franges et passementerie. Il n'y aurait d'abord que l'habit d'Otto, embrassant son fantôme.*

*Sur scène, peut-être tombant des cintres comme des anges ou des ombres, il pourrait y avoir tous les costumes qu'Otto a portés :*

*Hardes, haillons, fripes.*

*Un burnous blanc.*

*Un costume de l'armée turque.*

*Casquette, chemise à gros carreaux, cravate de laine.*

*Costume de paysan roumain, gris et bleu.*

*Salopette de jean noircie de charbon.*

*Habits de Prince.*

*Une robe, enfin, qui pourrait être la robe de toutes les femmes qu'Otto a connues, ou peut-être la robe d'une seule d'entre elles.*

*Et dans un coin, un très vieil appareil photographique, posé comme un corbeau, sur son trépied.*

*Peut-être une musique :*

*Fanfare mélancolique ? Trompette seule et malheureuse ? Cor de chasse et brame du cerf ?*

*Il y aurait ensuite le Centaure, apparaissant dans la pénombre.*

*Le Corps qui parle sur le Corps qui Braie, nus l'un et l'autre, revenus des anges et des ombres.*

#### **Otto Witte.**

Ci-gît Otto Witte, né le 16 octobre 1871 à Düsseldorf, Allemagne.

*Le Corps qui Parle met ses habits de prince.*

Mort au cœur de l'été, le 13 août 1958, à Hambourg, chez sa fille, Elfriede.

De toute façon, j'avais chaud.

Ci-gît le plus grand aventurier de tous les temps. Vous constatez : je dis ça en toute simplicité. Je ne me vante pas. Je dis ça comme ça, je le dis comme ça me vient, parce que c'est vrai. Je le dis parce que c'est simple, simple de le dire. Quand les choses vous arrivent et si vous les accueillez sans chercher midi à quatorze heures et qui de la poule ou qui de l'œuf, alors on peut dire simplement : je suis le plus grand aventurier de tous les temps. La preuve, je ne tiens pas en place dans ma petite tombe, avec la gravure de mon visage sur la stèle de marbre ou de granit, à peine ressemblante et de toute façon j'ai eu mille visages, alors graver quoi ? Ce que c'est pauvre, le marbre et le granit, qui ne s'altèrent pas ni l'un ni l'autre.

Je n'ai jamais su faire la différence entre le marbre et le granit ; je n'ai jamais appris à

lire, ni à écrire, mais je suis mieux que Don Quichotte ou le Conte de Monte Christo, mieux que le Baron de Munchausen ou Arlequin.

Parce que je suis vrai. Parce que j'ai existé. J'ai eu un cœur qui bat dans un corps qui marche, et croyez-moi j'ai marché ! J'ai eu des yeux pour voir le monde, le même monde que vous, avant vous, avant tout le monde ici. J'ai marché les yeux ouverts et j'ai tout vu. C'est aussi simple que ça.

*Silence.*

Vous croyez que je frime ? Vous croyez que je me la raconte ? Vous croyez que je suis le roi de la broderie ? Roi de la flambe ? Roi du pétrole ? Roi des cons ? Roi des clowns ?

J'ai été tout ça à la fois. À mes titres, ajoutez le plus flamboyant :

Ci-gît Otto Witte, ancien roi d'Albanie.

*En professeur d'histoire, le Corps qui Parle écrit sur une ardoise :  
« Otto Witte  
Ancien roi d'Albanie  
1871-1958 »*

J'ai été roi pendant cinq jours, et ce n'était pas d'un petit land perdu au fin fond d'un pays dont personne ne saurait le nom ni la place sur une carte. J'ai été roi d'Albanie, du 10 au 15 août 1913.

Puis on m'a destitué.

De toute façon, j'avais chaud.

De temps en temps, je reviens sur mes pas.

Je fais mon tour, sur le bord de ma tombe avec la stèle de marbre ou de granit, , ridicule ! Je viens là. Je m'arrête un instant. Je me retourne. On se retourne toujours. On a toujours envie de se retourner. On a toujours l'impression d'être mort depuis toujours. On a toujours l'impression que la vie n'a été qu'un rêve et qu'on a toujours été cette ombre qui se retourne. Je me retourne pour être tout à fait sûr de n'avoir pas rêvé, être tout à fait sûr d'avoir vécu. Parmi vous. Avec vous. Avant vous.

Ci-gît Otto Witte, c'est moi, en chair, en poils et en os.

J'ai été vrai.

J'ai voulu vivre quelque chose.

Je me suis toujours dit ça : il faut vivre quelque chose. Vivre quelque chose !

Mesdames et Messieurs, voici la plus grande aventure de tous les temps.

*Silence.*

J'ai cinq ans. Mes parents sont ce qu'ils sont et ensemble on fait le tour du pays et le

tour des foires du pays, dans des roulotte rouges avec de toutes petites fenêtres aux carreaux cassés et le froid entre par-là pour nous voler le peu de chaleur qui passe entre nous.

- Tu as froid, Otto ? Fais avec et sois heureux. On pourrait avoir cassé une roue, eh bien non. Tu vois. Ça pourrait être pire.

Avec mon père, ça peut toujours être pire, alors en effet rien n'est grave, même pas les rhumes et les gripes, qui sont nos chiens fidèles.

*Silence.*

J'ai six ans. On traverse l'Allemagne et l'Autriche, avec mon père et ma mère. Ils ne me considèrent pas spécialement doué pour quoi que ce soit, alors je m'occupe de nourrir les ouistitis. Ils me mordent toujours les doigts du coup je les boxe avec mes petites mains ; ils me le rendent bien, ces cons de singes. J'ai les doigts en sang, mais mon père me dit :

- Tant qu'ils ne t'arrachent pas les mains, sois heureux.

Il est gentil mon père. Mais il pourrait être pire.

Moi, dans notre vie de roulotte, ce que je préfère, c'est jouer avec les femmes-troncs. Elles sont trois.

- Otto, mon petit Otto chéri, brosse-moi les cheveux, s'il te plait.

- Otto, Otto, mon rouge à lèvres, où est passé mon rouge à lèvres ?

- Otto, si tu me regardes encore quand je dégrafe mon soutien-gorge, je le répète à ta mère, petit vicelard !

- Ah non, non, pas le dire à Maman !

- Mais non, Otto, elle plaisante ! Elle adore ça, mon chéri, que tu la regardes !

- Mais oui, tu peux nous regarder, Otto ! Je plaisantais.

- Tu aimes nous regarder Otto, n'est-ce pas ? Des femmes qui ne sont qu'une gorge, c'est plaisant, pas vrai ?

- C'est quand même fou, les yeux qu'il a, ce gosse !

- Ah oui, ça, c'est fou.

- Ça donne envie d'avoir cinq ans et une jolie paire de petits bras pour le serrer contre soi.

Elles ne me font pas peur. Elles sont gentilles. J'ai oublié leur nom, mais pas leur visage, ni leur odeur après les foires, quand tout le monde a tant posé les yeux sur elles qu'on dirait qu'elles ont couru pour fuir ces regards-là. Mais c'est le métier, je me dis.

Et ma mère qui me gueule :

- Otto ! Otto ! Arrête de jouer avec les femmes-troncs, c'est pas des jouets !

Ce qui est bien quand très jeune tu apprends à faire rouler des femmes-troncs dans les prés, c'est qu'après plus possible de se contenter de faire des choses ordinaires.

*Silence.*

À neuf ans, je décide de quitter mes parents et l'avenir m'appartient ! Les rhumes, nos chiens fidèles, je les emporte avec moi, sur d'autres routes, vers l'Italie.

- Fais attention à toi, Otto. Sois bien sage avec Monsieur. Qu'il soit fier de toi. Qu'on soit tous fiers de toi.

Ma mère n'a pas trop pleuré pour une mère. Mon père s'est contenté d'être pire qu'un père et *auf wiedersen*.

J'aime l'Italie, même si je ne sais pas écrire son nom. Ce que je préfère en Italie, c'est la courge. J'ai commencé à aimer l'Italie en mangeant de la courge. J'accompagne Monsieur et sa ménagerie ; il y a un ours albinos, un dromadaire qui chante, des chiens et des chats, des macaques, et puis un mouton anormal - je ne sais plus ce qu'il avait de spécial, ce mouton, mais c'était pas normal qu'il soit là.

Monsieur ne parle pas beaucoup, sauf quand il a un coup dans le nez. Et en fait, il est bavard. On s'entend bien. Ça dure des mois et puis je le quitte, parce que je suis comme ça, les racines au plafond.

Il y a ce magicien qu'on rencontre un soir, dans une auberge. Il fait des tours fantastiques, pour amuser la galerie. Il ramasse pas mal de pièces. Et tout le temps, il rigole. Tandis que nous avec Monsieur, et les animaux, et même si on se fait une courge de temps en temps, je ne peux pas dire qu'on se fende la poire.

- Monsieur, je pars. Je vais avoir dix ans, *capisci* ? Je veux devenir magicien, avec l'autre monsieur qu'on a vu hier soir. *Mi dispiace molto ma è cosi. E la vità, Signor.* Faut pas m'en vouloir. Ça pourrait être pire.  
Je lui dis simplement alors simplement il me salue.

- *Arrivederci !*

A presque dix ans, je fais le tour de l'Italie avec un autre Monsieur et je deviens :

- Mesdames et Messieurs, voici le petit Otto Witte, la Tête Coupée qui Parle !

- Mesdames et Messieurs, voici Otto Witte, le Petit Garçon en Morceaux !

- Mesdames et Messieurs, voici le petit Otto Witte, le Garçon Invisible !

C'est si bon de disparaître. Si bon de voir partout des bouts de soi quand on est assez vivant pour les voir. On croit se multiplier. On croit se répandre sur toute la terre. Je ne veux pas être un petit garçon normal. Je veux manger de la courge au milieu des

champs et même sous la pluie, je veux jongler avec cent courges, je veux transformer cent courges en oreillers de plumes !

Je passe du grand magicien Mulack au magicien Urtel, du Théâtre Spindler au cirque Althoff, j'apprends la magie, l'illusion, les trucs et les combines, j'apprends même à marcher sur un fil, avec un type qui boit trois litres de vin par jour et ne tombe jamais.

Puis à douze ans, je disparaissais dans le brouillard d'une nuit d'hiver.

*Silence.*

On ne décide pas de son destin, on le laisse nous pousser de l'épaule.

Pousse-moi, je lui ai toujours dit, à mon destin !

Allez ! Pousse-moi encore ! Pousse-moi ! Sors-moi de là ! Je me sens à l'étroit dans ce petit corps d'humain, besoin de plus grand, besoin de plus haut, j'ai douze ans, je veux tout de suite en avoir vingt-quatre ! Et je veux deux bouches pour crier plus fort ! Et je veux quatre narines pour respirer l'air jusqu'en Mongolie ! Donnez-moi quatre oreilles que j'entende miauler les rives du lac de Côme !

Et vous voudriez que je me tienne bien tranquille dans un mètre carré de gazon ! Que je fasse à la mort des politesses, quand j'ai été plus vivant que n'importe qui, quand j'ai risqué ma vie davantage que vous tous ici, quand j'ai eu comme chiens fidèles les rhumes et les gripes et les crèves de tous vos gosses réunis ?!

Je vous dis ça en toute simplicité.

Ne vous méprenez pas.

Nous, les rois, parfois on s'emporte, on se laisse emporter.

J'ai toujours aimé ça : me laisser emporter.

*Silence.*

Je marche comme un enfant qui est lui-même ses propres parents ; je sais que j'ai cet air-là de porter seul mon existence. J'aime pas avoir du bon café à la même heure tous les matins. J'aime pas qu'on me dorlote. J'ai grandi en regardant le monde par de toutes petites fenêtres avec des carreaux cassés.

Venise, Trieste, Budapest, Belgrade. Plus de cent villes entre les quatre.

Je grandis, encore. J'ai toujours ces yeux-là que les femmes-troncs voulaient manger. Ces yeux-là, plus gros que le ventre d'un volcan. C'est sûr, ça peut toujours être pire. Mais c'est mieux quand c'est mieux. Alors, je me multiplie, même si je sais à peine compter. Je sais qu'un plus un ça fait un. C'est déjà ça. Un plus un égale un. Et je sais qu'à force de multiplier cette simple addition, on touche un jour à l'infini.

Mesdames et Messieurs, voilà l'infini ! qui se présente à nous comme un grand spectacle géométrique ! Avec ses courbes et ses segments, abscisses et ordonnées. Je suis cette droite qui passe par un point, qu'on nomme Constantinople ! Droite longue de milliers de kilomètres à travers les montagnes des Balkans. Sur l'espace euclidien de mon errance, des bandits de grand chemin nous détraquent, un ami et moi ; il y

perd 192 francs et j'y laisse ma montre. Calculez le temps qu'il a fallu à ses bandits pour dépenser tout l'argent ! Je m'enfuis ! À mon algorithme de marche, j'atteins sur un steamer les rives du Nil Bleu, dans mon habit de charbonnier. Combien de fois me faudrait-il multiplier mes veines et le flux de mon sang pour rivaliser avec le fleuve ? Combien d'argent est-ce que je gagne dans le temps d'une semaine, en vendant aux marins sept couteaux par jour à raison de trente pfennigs le couteau ? Combien de couteaux vendus suis-je capable de récupérer à raison de trente tours de magie réussis chaque jour, dont seulement un ou deux échouent ? Tous ! Je donne et je reprends ! On n'y voit que du feu ! Voilà l'infini, que j'étudie depuis le plus jeune âge, tout mon argent dans les chaussettes ! Points, droites, courbes, surfaces et volumes de l'espace réel. J'avale tout, sur la base d'un calcul simple : vivre, vivre quelque chose ! Qu'est-ce que ça coûte ? Je mords dans le quadrillage, dessine à la poussière de charbon ma tangente loin des angles, jusqu'à l'Abyssinie !

Je vous dis ça en toute simplicité. Au fond, je ne comprends rien à la géométrie, ni aux mathématiques, je sais tout juste compter. Mais j'adore en mettre plein les yeux. Ça fait du bien, non ?

Moi j'adore ça, qu'on m'en mette plein les yeux. À condition qu'on n'oublie pas qui est le roi.

*Le Corps qui Parle enfile la robe suspendue dans les cintres ; elle tombe jusqu'au  
Corps qui Braie.  
Le Centaure noircit son visage à la suie.*

Addis-Abeba. J'ai dix-neuf ans. Le visage noir de charbon en débarquant du steamer. Dans les rues, toutes les filles cachent leur éclat de rire quand je les croise et qu'une seconde, elles passent dans mes yeux, c'est quand même fou les yeux que j'ai.

Je sais que je suis à tomber par terre. Je le sais. Je suis très beau. Je suis vraiment plutôt magnifique. Mes parents étaient ce qu'ils étaient et dieu sait où ils sont, mais ils m'ont donné ça : un charme à tomber à la renverse. Je les remercie. Parce que ça aide. Je vous assure, ça aide.

Prenez cette fille.

Cette fille, là.

Sombre visage au nez aquilin, petites dents d'une blancheur énervante et sa bouche est comme une perle. Avec ce corps, là, voyez quel corps ! sculpté par les vénérables couilles d'un autre roi, Menelik II.

Voyez comme je la séduis, la petite princesse d'Abyssinie, voyez comme elle succombe.

Je vous rappelle que je n'invente rien.

*Le Corps qui parle devient, dans sa robe, la princesse abyssinienne et le Corps qui  
Braie, Otto.*

- Vous dodelinez de la tête. Je vous ai vu dodeliner de la tête. J'adore les hommes qui dodelinent de la tête. C'est beau, un homme qui dodeline.

- Je suis princesse, oui. Ne vous laissez pas impressionner, bel étranger. C'est un métier comme un autre.
- Je peux m'approcher ? Je m'approche, oui. Je suis hardie, pardonnez-moi, mais toute la soirée, je n'ai pu défaire mes yeux des vôtres, qui sont comme le fleuve, je n'avais jamais vu d'homme avec des yeux de fleuve.

*Le Corps qui Parle s'agenouille dans la lumière.*

- Si je m'agenouille, ce n'est pas pour vous, pas une invitation, non je prends le soleil c'est tout. J'aime être à genoux sous le soleil.
- Vous êtes si près de moi, que – Vous êtes vraiment tout près.
- Comme vous y allez !
- Vous me – Vous me – Comme vous me –
- Comment vous appelez-vous, bel étranger ? Votre nom, dites !
- Otto ? C'est très joli, Otto. Laissez ma jupe, mais laissez-la ! Regardez-moi un peu les yeux, je ne suis pas qu'un corps !
- Non. Non. Non. Otto, voyons, vous êtes fou !
- Je suis hardie. Tu es hardi. Nous sommes hardis !
- Oh oui. Oui. Oui.
- Comme vous y allez, oh oui mais allez-y, allez-y !
- J'aime votre torse, Otto. J'aime vos jambes. Comme elles sont douces. Oh oui, nous sommes bien, nous sommes fous, nous nous abandonnons.
- Oh comme vous me reniflez le - la - les - vous me la butinez ! Vous faites de moi une fleur, ma grosse abeille !
- Je me déshabille, Otto. Voyez. Comme je suis nue sous vos yeux. Je vous comprends, quand je vous regarde. J'ai l'impression de vous connaître depuis toujours. Je crois que je pourrais devenir ce bel étranger que vous êtes, rien qu'en vous regardant m'aimer. Voilà l'amour. C'est disparaître. Je disparaissais en vous, Otto. Jusqu'à vous devenir.

*Le Corps qui Parle se débarrasse de la robe et disparaît dans le Corps qui Braie.  
Silence.*

*Nu, le Corps qui Parle devient Otto prenant la princesse abyssinienne, tandis que le  
Corps qui Braie s'abandonne en femelle consentante.*

- Ma Princesse d'Abyssinie ! Oserais-je vous confier que je vous trouve une haleine de coquelicot ?! Une haleine si rare et si bonne qu'elle est d'abord une couleur !
- J'aime cette toison, douce, au creux de votre ventre, où personne n'a murmuré avant moi. Le ciel donne une princesse à un charbonnier ! Merci ! Merci ! Merci !
- Ma Princesse d'Abyssinie, *I don't speak Abyssinian. Maybe you understand English? I want to take you away! Come in the arms of the Centaur. Princess*, laissez-moi vous enlever. Quittez votre pays ! Laissez ce royaume à ses pages et sa cour d'animaux étranges ! Prenez ma main comme je vous prends tout entière et traversez les mondes avec moi ! Je vous dis ça en toute simplicité. *Come with me, I'm a wonderful man ! I'm very simple. Irrésistiblement simple !*

*Silence.*

Elle était l'arrière-petite-fille du roi Salomon et de la reine de Saba.  
Quelqu'un ici s'est-il déjà offert un petit tour de nuages avec pareil calibre ?  
Oui ben non bien sûr.

Voilà la différence entre Otto Witte et vous.

Mais je n'ai rien à prouver, rien à vanter, rien à vendre. J'étais vivant c'est tout, vous n'avez qu'à vivre un peu, vous verrez, tôt ou tard, on lève une princesse.

Elle est partie avec moi jusqu'à la Mer Rouge et le port de Sualin.

- Arrêtez-les ! Arrêtez-les ! Une fille noire au bras d'un homme blanc ! Arrêtez-les !  
Qu'on me dise qui ils sont, d'où ils viennent, où ils vont ! Qu'on le jette en prison !  
Qu'on rende la fille à son père !

J'étais la force du désordre, alors la police a coupé dans nos rêves, et ma Princesse d'Abyssinie a disparu.

*Silence.*

Prison.

Pain et eau.

Ma merde sur le sol du cachot.

J'ai vingt ans.

Les nuits sont dégueulasses, les jours pas reluisants non plus, mais ça n'a jamais empêché le temps de passer.

*Un temps, on ne perçoit plus que la respiration du Centaure.*

Je prends un bateau de plus, jusqu'à Beyrouth. Je marche de Beyrouth à Jérusalem.  
M'arrête en route pour chasser l'autruche. De Jérusalem, je repars vers le Caire.

J'ai plus de jambes qu'il ne faut à un seul homme pour aller de sa naissance à sa mort,  
alors je nais plusieurs fois, je meurs plusieurs fois.

Toujours debout.

Là.

Tel que vous me voyez, revenu d'entre les anges et les ombres. Parce que je ne veux pas de ce regard d'aveugle, nourri à heure fixe par l'obscurité.

Je suis Otto Witte !

Mieux que Don Quichotte, mieux que le Docteur Jekyll, et Hamlet me mange dans la main.

Je pars d'une simple addition. Je m'ajoute à moi-même. Un plus un égale un. Et je rejoins l'infini. Car l'infini n'est qu'un rétrécissement progressif du champ visuel, ce n'est que l'impression de tous les champs, toutes les landes, l'ensemble des forêts et des plaines, rassemblés en un point minuscule qu'on garde toute sa vie ignoré au cœur de son cœur, et l'on croit que le monde est sans fin, et on court après lui en ajoutant un pas à un pas, mais ce n'est que ce point qui fuit, là, vous voyez, là, et à moins d'avoir

deux cœurs dont l'un saurait parfaitement voir dans l'autre qu'il contient l'ensemble, alors on ne saura jamais à quel point l'infini est là, et le monde entier – avec ses hommes, ses femmes, ses villes et ses rivières - posé en soi comme une question oubliée sur une table de bar.

Au Caire, j'achète un vieil appareil photographique et j'invente la Fameuse Carte Postale d'Egypte !

Vous avez tous déjà reçu la Fameuse Carte Postale d'Egypte ?!

C'est moi qui l'ai inventé, au Caire, en 1892.

Vous avez tous chez vous, sur la porte du frigidaire ou au fond d'un tiroir, une trace de mon génie !

Vous ne le saviez pas ?

J'éclaire vos lanternes.

En toute simplicité.

Souriez.

L'oiseau va sortir.

Et faire le tour du globe, avant de se poser, encore et toujours à Constantinople ! Où il avale des sabres par centaines dans les cafés, les bordels et les auberges. Cinquante mitschiedi par jour !

Otto Witte, l'homme qui n'a pas peur des lames ! Admirez, Mesdames et Messieurs, admirez la bête ! Je pourrais d'une bouchée manger votre chapeau ! Gober votre montre ! Sucrer tous les couteaux de poche et me raser de près l'intérieur de l'estomac !

Adrianople, Sofia, Belgrade, Vienne, Fez, Alger.

On m'a volé tous mes vêtements. Je n'ai qu'un burnous blanc et mon corps nu. Sous le soleil d'Alger, je rencontre une veuve et nos corps se prennent, le temps de se tromper. J'en ai connu des veuves, à croire que leur mari mourait exprès pour que je les rencontre.

Bateau vers Londres.

Racines au plafond.

Vivre quelque chose.

Deux bouches. Deux cœurs. Quatre narines. Huit bras. Quatre oreilles.

Voilà ce que je suis.

Jusqu'à ce que je rencontre l'amour, sur le pont de ce bateau vers l'Angleterre.

Et il me tue :

Elle est sur le pont du bateau, elle regarde la mer, elle a vingt ou trente ans, j'ai le soleil dans les yeux, alors comment donner un âge à cette femme qu'il aveugle avec moi. Elle ne me voit pas, elle est un halo de lumière que creuse sa silhouette vouée à l'infini, ce point minuscule au cœur de son cœur. Je ne suis pour l'instant qu'un homme de biais, touché par sa présence, et je suis fatigué. Il y a pas mal de vent. Ombres rares sous les flots, parfois un vol d'exocets. D'autres passagers, s'effaçant les uns après les autres. Finalement, je me suis approché d'elle, sans dire un mot, et nous nous sommes regardés, et nous nous regardons, et nous nous taisons. Dans cette

proximité, j'ai soudain tout l'amour dans les yeux, alors vingt ou trente ans comment dire, on s'en fout, et le soleil et le vent sont réduits à néant par notre jeunesse et cet instant.

*Murmure du Corps qui Parle à l'oreille du Corps qui Braie.*

Je lui prends la main. C'est la première main que je saisis sans me désunir, sans me séparer de moi-même. Elle s'appelle Sagi. Elle n'est plus sur le pont du bateau. Elle est descendue. Elle est à Londres. Elle a aimé le voyage depuis l'Algérie. Elle me le dit en buvant son thé. Elle a aimé que je la regarde sur le pont du bateau. Elle a aimé qu'ensemble, nous tombions d'accord pour tout exclure de notre présent : soleil, vent, passagers. Elle a un âge ou un autre. Elle est brune. Elle est grecque. Elle se donne, par bribes, par éclats. Je lui cite cette phrase de Dante : « Nous, à qui le monde est patrie, comme aux poissons la mer. » Vous aimez ? Est-ce que tu aimes ? Est-ce que tu comprends cette phrase ? C'est de Dante. Vous n'avez pas lu Dante ? Moi non plus, lui dis-je, mais tu devrais, nous devrions. Je ne sais pas lire. Je t'apprendrai, me dit-elle. Nous nous embrassons, en buvant du thé. Elle s'appelle Sagi. Elle n'est plus sur le pont du bateau et elle devient tout à la fois : soleil et vent, ma fatigue et mes passagers. Elle ne regarde plus la mer. Elle est à Londres avec moi, dans un hôtel de luxe. Sur le registre, je fais inscrire : Conte Hohenthal et son épouse. Nous sommes terriblement enfantins quand nous faisons l'amour. Ce n'est pas sa première fois, ni la mienne, et pourtant si. Nous vivons là quelques semaines, sur nos économies, puis l'argent manque, alors nous partons. Elle s'appelle Sagi. Elle n'est plus sur le pont du bateau, elle ne regarde plus la mer, elle marche dans Londres à mon bras et nous vendons tout ce qui nous appartient, nos effets personnels, nos objets fétiches, à quoi bon tout ce lest ? Je travaille dans une usine de peignes. Je fabrique des peignes, toute la journée, pour nous payer une chambre le soir, dans un immeuble près de Picadilly. Elle n'est plus sur le pont du bateau. Elle fait et défait notre lit, dans cette chambre minable où les voisins cognent quand, de temps en temps, nous essayons encore de faire l'amour comme les enfants jouent. Elle s'appelle Sagi. Elle couche avec un autre. Elle couche avec un type d'une quarantaine d'années, un Américain. Il s'appelle Harry. Il habite l'immeuble. Ils se croisent dans l'escalier, puis ils font l'amour chez lui, peut-être même chez nous. Moi, je fabrique des peignes. Elle n'est plus sur le pont du bateau. Reste avec moi, Sagi ! Reste avec moi ! Elle a laissé une lettre. Je t'en prie, reste !

**Voix de Sagi.**

Otto, cher Otto, ne t'inquiète pas pour moi, n'aie pas peur, je t'en prie, ça t'irait si mal d'avoir peur de quelque chose, je ne pars pas longtemps, je pars pour New York, avec Harry, je te jure : pas longtemps. Là-bas, il y a l'argent qu'on ne trouve pas ici. Je reviens. Je te jure que je reviens. Tu es mon seul amour, Otto. Que le ciel te garde.

**Otto Witte.**

Elle s'appelle Sagi, mais elle signe sa lettre d'un S, qui est comme un grand virage où tout le monde meurt, dans le fossé. Je pars pour New York, chercher des courbes et la femme cachée dedans. Passager clandestin, aucun soleil, ni aucun vent. Je manque de

mourir ; poussière de charbon plein les poumons. J'erre enfin dans les rues de New York, c'était le plan, errer jusqu'à - Je crève. Elle n'est plus sur le pont du bateau. Elle ne regarde plus la mer. Nous ne sommes plus des enfants qui font l'amour. Elle s'appelle Sagi ! Elle s'appelle Sagi !

*Le Corps qui Parle, les mains sur les yeux du Corps qui braie, comme si le Centaure ne voulait pas voir les corps d'Otto et de Sagi se séparer.*

Dites-moi où elle est. Dites-moi si elle sait encore qui je suis. Dites-lui mon nom si vous la voyez. Dites-lui qu'Otto est ici, à New York, dites-lui que je la cherche et que j'aimerais lui fermer les yeux, comme avant, lui murmurer des choses en lui fermant les yeux, que son monde s'arrête à ma voix. Dites-lui que si je la trouve je la tue. Dites-lui que je la crève devant tout le monde, je la saigne à coups de poings, à coups de pied dans le ventre, dites-lui qu'elle va mourir. Elle n'est plus sur le pont du bateau ! Elle n'y est plus !

*Cri du Centaure ; hurlement et braiement.  
Puis, retour au murmure du Corps qui Parle.*

Je traîne les rues, je la cherche, je travaille au port, je l'appelle, m'occupe des cargaisons, je l'espère de toute mon âme, les semaines passent, quelques tours de magie, des sabres avalés dans les bars, des cuites célestes, puis je rentre, en aboyant. L'amour. C'est disparaître. De toute façon, j'avais chaud.

*Silence.*

J'ai vingt-six ans et le sexe rempli de pleurs.

Mais vous me prenez pour qui ?

Vous croyez qu'Otto Witte met le genou à terre devant la demoiselle ?

Vous croyez que je n'ai pas vécu assez de choses pour tout oublier d'elle ?

J'ai tout oublié.

J'ai oublié le son de l'amour, je l'ai remplacé par un silence aménagé, organisé comme une kermesse qu'on a pris soin d'annuler. Voilà. L'amour, c'est une fête qui n'a pas lieu. Bref.

Je vous dis ça - Je vous dis ça pour vous distraire, vous savez. Je vous dis ça comme ça me vient, parce qu'il est doux d'échanger des anecdotes. Et puis, les histoires d'amour, c'est toujours *chouette*. Vous adorez ça, non ?

Pendant longtemps, j'ai vendu mon cœur, vendu ma vie dans des bars, des bordels, des auberges, comme je le fais maintenant, là, devant vous, je l'ai fait de mon vivant comme je le fais de ma mort et j'ai gagné quelques biftons, croyez-moi.

Mesdames et Messieurs, ci-gît Otto Witte ! L'homme qui a vécu avec des cannibales, l'homme qui fut sorcier chez les pygmées, scaphandrier en Inde, l'homme qui crachait le feu, de Zanzibar à Amsterdam, de Rome à Constantinople, toujours Constantinople !

Vous voudriez savoir. Vous voudriez que je vous livre la Recette du Bon Aventurier !  
Soit !  
Vous avez de la chance, c'est mon jour de bonté.

Recette pour faire un Bon Aventurier !

Je vous en prie, notez :

D'abord, il faut aimer les puces. Les puces, on commence par les traiter de garces, et comme toutes les garces, on finit par les aimer.

Puis, avoir une bonne paire de chaussures.

Apprendre à marcher lentement.

Et enfin croire en tout, autant qu'en rien du tout.

Voilà.

*Le Centaure est de dos.  
Immobile.*

Mesdames et Messieurs.

Excusez-moi.

Je ne veux pas casser l'ambiance.

Mais c'est l'heure de la guerre.

*Il disparaît.  
Un temps, la scène est vide.  
Voix d'Otto, off.*

*Musique de mort.  
Cor de chasse.  
Lointain brame du cerf.  
Hennissements.  
Des cris, montés des noyades.  
Appels à l'aide.*

Nous sommes en 1912.

Le 6 janvier, le Nouveau-Mexique devient le 47<sup>e</sup> Etat des Etats-Unis. Le 24 août, c'est au tour de l'Alaska. Les Etats-Unis occupent par ailleurs le Nicaragua et le Honduras. Émeutes, grèves, Wilson élu président sur un programme de réforme nommé « Nouvelle liberté » qui propose de restaurer la libre-entreprise.

C'était l'heure de la guerre.

Émeutes et grève générale à Budapest, organisées par les sociaux-démocrates. La répression par la police est à l'origine de la mort de six personnes. 182 blessés. 300 arrestations. Première grève générale au Portugal. Grève des mineurs en Allemagne, où les dépenses militaires dépassent les 750 milliards de marks.

C'est l'heure de la guerre.

*Le Centaure réapparaît, au pas espagnol.*

C'est l'heure. Ce le sera encore.

Pour la première fois, le courrier est transporté en avion.

C'est toujours l'heure.

Naissances du peintre américain Jackson Pollock et de l'acteur Gene Kelly. Mort de Bram Stoker, auteur de *Dracula*.

L'heure de la guerre, à la bonne heure !

Le 14 avril à 23h45, le Royal Mail Steamer *Titanic*, plus grand paquebot du monde et chef d'œuvre de la technologie de ce début de siècle, heurte un iceberg à 150 kilomètres au large de Terre-Neuve. Le 15 avril à 2h20, il coule. 1513 personnes périssent dans les eaux glacées.

C'est l'heure. L'heure où les corps tombent. Têtes coupées ne parlent plus. Garçons en morceaux sous d'autres garçons. Hommes invisibles dans les ruines.

Première exposition du peintre Kandinsky à Berlin.

Berlin, où je vis, dans le quartier de Pankow. Dans les cafés, contre un tour de magie, on me lit le journal, et voilà ce que j'entends ce matin-là, de la bouche de cet homme, chauve et gras, qui s'amuse des pfennigs apparaissant par miracle dans les poches de son veston :

« Fièvre nationaliste en Italie, qui déclare la guerre à la Turquie. Fièvre ! Affrontements. Pertes. L'Empire ottoman est à genoux. (Ne bougez surtout pas Monsieur !) L'Empire ottoman est en vrac. L'Italie s'avance jusqu'en Tripolitaine et en Cyrénaïque. (Et oui, Monsieur, la pièce était derrière votre oreille, à l'instant derrière votre oreille et la voici dans votre poche !) Cette preuve de la faiblesse ottomane incline les petites nations chrétiennes indépendantes des Balkans à exploiter la situation, (Je suis heureux que ça vous plaise), pour se partager les dernières possessions européennes de l'Empire turc. Sous la houlette de la Russie, se constitue une « Ligue balkanique », (Oui Monsieur c'est magique) regroupant Serbie, Bulgarie, Grèce et Monténégro. (Je sais, Monsieur, je sais, elle était dans la poche gauche de votre veston, la voici dans la droite ! Mais lisez encore, car j'ai l'intention bientôt de faire route vers Constantinople, pour la neuvième fois !)

Et à l'assaut ! À l'assaut ! hurlent les peuples. Sautons sur la dépouille ! À cloche-pied sur les frontières ! Écrasons-leur la figure ! Piétinons-les ! Nous sommes plus forts ! Nous serons plus grands ! Vous reprendrez bien un petit morceau de ceci ? Nous pouvons avoir plus ! Je préfère un petit morceau de cela. Nous méritons mieux ! Ah

oui ? Ça tombe bien, ce n'est pas ce que je préfère !

1912.

J'ai quarante et un ans.

Beaucoup bourlingué.

Je me suis marié.

J'ai commencé les gosses.

Et bientôt, alors que nous entrons dans le XX<sup>e</sup> siècle, alors que la guerre va saisir le monde et faire ses vingt millions de morts, moi, le clown, moi l'avaleur de sabres, moi le raconteur d'histoires, le cœur vendu, le voyageur lent, l'homme de nulle part, l'Allemand changé en Turc, le baratineur, le justicier, le fou, je vais devenir roi !

Et si je suis mort aujourd'hui, croyez-moi, je règne sur toutes ces tombes, sur ce joli passe-temps qu'est la tuerie, je règne sur cette grande plaisanterie qu'est notre disparition ! La mort me fait rire ! Je suis Otto Witte, Mesdames et Messieurs !

Attention ! Ouvrez grandes vos oreilles, et si vous n'en avez que deux, qu'elles entendent comme quatre !

Recette pour devenir roi !

*Silence.*

- Otto ? Otto, c'est toi ? Tu es bien Otto Witte, n'est-ce pas ?

- Oui. Mais toi, je ne te connais pas.

- En es-tu si sûr ?

Je regarde le visage de cet officier de l'armée turque, qui vient de me taper sur l'épaule dans une rue de Constantinople, alors que je cherchais un poisson à ferrer.

Je n'aime pas spécialement que les officiers de l'armée turque me tape sur l'épaule ; j'ai quand même fait deux trois conneries dans ma vie, des petites choses pas très légales, mais – Mais -

- Ismail. Est-ce que c'est bien toi ? Ismail Arzim !

Il éclate de rire et me serre la main.

- Lui-même !

Nous avons traîné, Ismail et moi, quand nous avions quinze ans, dans la Constantinople des filles et des fantômes, en quête d'aventures ordinaires, de celles qui entretiennent l'espoir d'en vivre de plus grandes.

Dans un café, en plein bazar, on refait le monde, on compte les morts, on trinque.

- De l'Empire, il ne reste que des miettes de peuples, Otto. C'est un corps auquel on a

tranché les bras et les jambes.

Je repense aux femmes-troncs de mon enfance : brosse-moi les cheveux, Otto, où est mon rouge à lèvres, arrête de regarder mes seins.

- Tu es marié ?

- Marié, oui, marié ! Elle est en Allemagne. Une fille bien. Travailleuse. Qui accepte que je sois loin.

- C'est drôle, tu n'as plus du tout l'air allemand. Tu es presque brun. Tu parles turc mieux que moi. Tu connais Constantinople comme ta poche.

- Je connais le monde entier comme ma poche.

- Rejoins-moi dans l'armée. Viens. On ne passe pas sa vie à faire des tours de magie pour les filles et les fantômes. Un jour, il faut se battre pour quelqu'un d'autre que soi.

- L'armée ? Moi, Otto Witte, né à Düsseldorf, tu veux que j'intègre l'armée turque ?

- Il y a des places d'espion qui se libèrent. C'est un boulot honnête, pas ennuyeux et bien payé. Regarde ton pantalon. Regarde ta chemise. Tes coudes, regarde. Allons. C'est bien payé, je t'assure. Je peux te présenter au Général. Je peux. Si tu veux, je peux. C'est simple. C'est comme tu dis toujours : simple comme *auf wiedersen*.

À la caserne, face au Général, je me sens comme un gamin qui va recevoir un diplôme pour rien, alors qu'il n'a rien appris ni passé aucun examen, juste parce qu'il est un enfant et que ça mérite bien un petit quelque chose.

- Alors ça ! ça ! Mais – Tournez-vous ! Je vous en prie, tournez-vous !

- Que je me tourne ?

- Profil gauche, mon jeune ami, profil gauche !

- Est-ce que ça compte, le profil gauche, pour devenir espion dans l'armée impériale turque ?

- On ne discute pas avec le Général, Otto. Excusez-le, mon Général, il est un peu – Vous savez – Il est un peu spécial, mais c'est un ami, un très vieil ami.

- Profil droit ! Profil droit !

- Otto, montre au Général ton profil droit !

- C'est absolument incroyable ! Absolument incroyable ! Comment vous appelez-vous ?

- Witte. Otto Witte. Je suis allemand, mais j'ai tout l'air d'un Turc. Et puis ce costume, franchement, mon Général, je l'aime beaucoup. Et puis, l'espionnage, je sens que c'est pour moi. J'ai tout vu, je connais tout le monde et personne ne me connaît –

- De trois-quarts, mettez-vous de trois-quarts, comme ça, juste comme ça, oui c'est ça. C'est lui. C'est incroyable. C'est absolument incroyable.

- Quoi, mon Général. Qu'est-ce qui est incroyable ?

- Moi, Ismail. Moi, voyons, je crois que le Général apprécie mon physique exceptionnel. Je comprends. Toute ma vie, ce physique absolument incroyable m'a valu bien des aventures que je peux vous raconter, mon Général, si vous le souhaitez.

- Monsieur Witte, vous êtes le sosie de Son Altesse le Prince Halim Eddin.

*Silence.*

- Ah bon ? Moi ? Moi, je ressemble à quelqu'un ? Vous êtes sûr ?
- Son sosie ! Vous pourriez presque être son jumeau. Etes-vous sûr d'être allemand ?
- Vous connaissez cette phrase de Dante, mon Général : Nous, à qui le monde est patrie comme aux poissons la mer.
- Otto parle turc mieux que moi, mon Général.
- Bien, très bien. C'est un détail, bien sûr, mais c'est si frappant que je ne pouvais pas ne pas le noter. Un bon général note ce genre de choses. Alors. Vous êtes ici pour entrer dans l'armée impériale turque. Très bien. Vous savez que nous ne sommes pas au mieux. Sur le flanc. Mais j'ai le moral, mon jeune ami. C'est incroyable. Je sais, c'est incroyable.
- Je veux devenir espion. C'est un métier honnête, on ne s'ennuie pas et c'est bien payé.
- Quelles sont, d'après vous, les qualités nécessaires à un bon espion ?
- Je dirais qu'il doit être professionnel avant tout. Et discret. Il doit prendre les bonnes décisions au bon moment. Ne pas craindre la solitude, et moi je suis blindé contre la solitude. Psychologiquement stable, et moi je suis quelqu'un de très stable, vous savez. J'ai mes humeurs, bien sûr. Mais je suis stable. Et puis je suis quelqu'un de simple, oui je vous parle en toute simplicité, ça ne sert à rien de se la ramener parce qu'on est espion, ça va, c'est jamais qu'une façon de gagner sa croûte. Et pour finir, je dirais qu'il ne faut surtout pas être mythomane. Surtout pas.
- Admettons que vous deviez, pour une raison ou une autre, récupérer, je dis bien récupérer et je ne vous dis pas comment, récupérer à Sofia des documents importants, qui se trouvent actuellement au Ministère de la Guerre, et les rapporter ici-même, comment vous y prendriez-vous ?
- Donnez-moi un passeport roumain, des vêtements de paysan et 10000 piastres d'or.
- Officier Arzim, j'espère ne pas regretter mon choix. Vous, mon jeune ami, vous semblez déterminé, sûr de vous et c'est absolument incroyable à quel point vous avez l'air turc ! Et l'air de pas n'importe quel Turc : le Prince Halim Eddin, lui-même ! Voilà qui me conforte dans l'idée que nous pouvons compter sur vous. Soyez le bienvenu et ne me décevez pas.

Vous voyez, c'est pas très sorcier de devenir espion. Évidemment, je vous déconseille d'essayer. N'est pas Otto Witte qui veut.

Des 10000 piastres d'or, j'envoie les trois-quarts à ma femme en Allemagne.

J'enfile mes vêtements de paysan roumain.

Sur mon faux passeport, je suis Joseph Joppe.

Direction Sofia, Bulgarie.

J'ai un plan simple : chercher la femme.

En l'occurrence, la femme de ménage.

Chercher la femme de ménage du Ministère de la Guerre. Tous les ministères du monde ont besoin d'une petite dame pour faire la poussière de temps en temps sur les encriers, alors c'est elle que je cherche.

Dans les cafés de Sofia, Otto Witte, espion militaire déguisé en paysan roumain, laisse traîner ses guêtres et ses oreilles, comme s'il avait deux paires de chaque.

Finalement, après quelques jours, je rencontre Julieika qui, comme de bien entendu, tombe amoureuse de mon physique absolument incroyable, ah Julieika ! Julieika !

- Julieika, tu es la femme de ménage qu'il me faut ! La femme, je veux dire, la femme tout court ! Je suis en ville pour vendre mes poules et mon cochon ! Mais demain, je retournerai à ma ferme, à mes terres, à ma solitude, et j'aurai besoin de quelqu'un comme toi !

- Quelqu'un comme moi ?

- Je t'aime, Julieika.

- Tu - Mais on vient tout juste de se rencontrer. Tu n'as pas encore réglé le verre que tu viens de m'offrir !

- Tu es comme une allumette qu'on s'est craquée dans les doigts ! Et ce prénom : Julieika ! Et cette façon que tu as de porter ton verre à tes lèvres, ces beaux naseaux que tu trempe dans ton vin pour les faire rosir, ces yeux de petite autruche, et quelle gorge, quelle gorge tu as ! On y partirait à la rame, pour se frayer un chemin jusqu'à Dieu !

- On ne m'a jamais dit de choses comme celles-là.

- Je sais, Julieika. Je veux dire : j'imagine, oui. Mais non, je sais. Je sais tout de toi, sans te connaître. Tu habites loin ?

- A deux pas.

- Et tu travailles bien au Ministère de la Guerre.

- Oui.

- Tu vois, je sais tout de toi.

- C'est le plus beau jour de ma vie, Joseph. Tu t'appelles bien Joseph ?

- Joseph, oui. Joseph Joppe ! Mais tu peux m'appeler Jo.

Je m'installe chez elle, je lui fais l'amour de temps en temps, pendant quelques jours, puis lui demande de laisser une fenêtre du Ministère entrouverte afin que je puisse y préparer une surprise pour un ami à moi, qui y travaille et que je n'ai pas revu depuis longtemps. Les femmes amoureuses, c'est fou comme j'aime les femmes amoureuses, avec leur sourire qui bâille comme un vêtement trop grand, leurs yeux comblés, et leur bouche, tremblant au moindre de vos gestes.

Je ne vous fais pas le dessin : j'entre - Mieux : je pénètre. Oui je pénètre, lentement, par la petite fenêtre laissée ouverte, je m'enfonce dans les couloirs, ouvre quelques portes avant de trouver la bonne, ondulant comme un chat dans la pénombre, je cherche, je trouve, je prends, je disparais.

Je cache les documents sous le matelas de Julieika.

Panique à Sofia.

Le Ministère de la Guerre a été *visité* par un intrus, probablement un espion étranger dit-on, car les plans de mobilisation de l'armée bulgare ont été subtilisés.

Trois jours, j'attends que le calme revienne et je fais l'amour à Julieika, comme un damné, afin de la confire dans le sucre des corps.

On fouille les gares et les postes.

On contrôle les identités.

Mais je suis Otto Witte. Je cherche, je trouve, je prends, je disparaiss.

Pardon au pauvre cœur de Julieika, pardon.

- Otto Witte, vous avez accompli votre mission avec brio. C'est incroyable, absolument incroyable.

- *Teshekiir ederim*, mon Général. Je cherche, je trouve, je prends, je disparaiss.

Constantinople sera toujours Constantinople.

J'y ai aimé la nuit plus qu'ailleurs.

Je connais tous les méandres du bazar, tous les visages au fur des méandres.

Je suis d'ici, de ce pays qu'on disloque.

- Mon Général, Otto Witte est honoré de porter l'uniforme de l'armée impériale turque. Otto Witte est le plus turc de tous les Allemands, mon Général.

- Que voulez-vous ?

- Mon Général, nous n'avons pas perdu la guerre. L'Empire est comme ce paquebot qui a coulé en avril, vous savez, celui qui a tapé dans la glace-

- Oui, je lis les journaux, Otto, je suis au courant. Je me souviens qu'en découvrant la nouvelle, je me suis dit : c'est incroyable.

- Nous coulons lentement, mais tout n'est pas perdu. L'essentiel de notre armée est empêché par les Bulgares à Adrianople. Mais il reste deux troupes isolées, deux corps de plusieurs milliers d'hommes, stationnés en Albanie. On les a oubliés. Ils n'attendent qu'une chose : se battre. L'arrière-pays serbe n'est pas protégé par leurs soldats. On peut prendre Belgrade, j'en suis sûr, on peut aller prendre un café à Belgrade, quand on veut. Ensuite la route de Bagdad est libre, si on le souhaite. Vous connaissez Bagdad ? C'est une ville formidable. Donnez-moi le commandement de ces deux régiments et laissez-moi faire -

- Vous ! Colonel ? Je vous arrête, mon jeune ami ! Otto, ah cher Otto, vous êtes notre meilleur espion. Vous savez chercher, trouver, prendre, disparaître. Mais la stratégie guerrière, vous n'y connaissez rien ! Il ne suffit pas d'être le sosie d'un Prince pour en avoir le pouvoir. Rompez !

C'est l'heure de la guerre.

Les champs de bataille sont des champs d'éreintement ; les soldats ne répondent plus à l'appel ; les officiers fument seuls, leurs dernières cigarettes, sous des tentes déchirées. Jours, semaines et mois. Voilà ce qui fait nos vies. Ce lent déroulement, qui nous en met plein les yeux. Et moi, je me laisse emporter, de femme en femme, de mission en mission, tandis que dans mon esprit génial, Mesdames et Messieurs, germe l'idée la plus folle qu'un cerveau humain ait abritée ! Oui ! Ma tête est ce verger où le plus haut des pommiers donne des prunes, grosses comme des courges, ah les courges, les courges, bon sang ce que j'ai envie d'une courge !

Bazar de Constantinople, 1913 ; je retrouve Ismail.

- Otto, c'est terrible, Otto. Salonique est tombée aux mains des Grecs. Adrianople,

c'est une question d'heures, les Bulgares forcent les portes. C'est la fin, Otto.

- Non, officier Ismail Arzim, ce n'est que le début, car Otto Witte a cherché et il a trouvé ! Maintenant, il va prendre ! Ecoute-moi Ismail et sens comme le génie d'un homme tombe sur ta triste mine pour la faire reflourir ! Nous partons demain, toi et moi, pour le port de Durazzo, en Albanie, puis nous ferons route vers Tirana. Ismail, l'Albanie est indépendante depuis novembre. Mais c'est un pays sans tête ! Ismail Qemali et Essad Pacha se bouffent toujours le nez pour savoir qui va régner. Qemali a composé un gouvernement à Vlora, dans le sud du pays. Il se dit prêt à accepter une administration internationale. Il veut bien du Roi de Tout le Monde ! Essad Pacha tient toute l'Albanie centrale. Et souhaite un gouverneur turc à la tête du pays. Un Turc !

- Comment sais-tu tout ça ?

- J'ai quatre oreilles.

- Et nous, qu'est-ce qu'on est censés aller foutre à Tirana ?

- On raconte que l'un des candidats au trône d'Albanie est le neveu du sultan turc, Halim Eddin.

- Halim Eddin ?

- Halim Eddin ! Candidat au trône ! Mon sosie, Ismail ! Mon sosie !

- Et alors ?

- Alors, dégote-moi un capitaine qui serait d'accord pour envoyer deux télégrammes. Le premier, signé du sultan et adressé aux troupes turques qui roupillent en Albanie depuis le début de la guerre.

- Quoi ?

- Préviens-les de l'arrivée du Prince Halim Eddin, qui prend le commandement des opérations.

- Otto, arrête le schnaps.

- Le second télégramme doit être signé du haut commandement. Qu'il prévienne aussi de l'arrivée imminente du Prince Halim Eddin et de sa nouvelle et suprême responsabilité.

- Tu veux te faire passer pour lui ?

- Je connais tous les plans d'attaque de l'armée serbe, les états d'âme de chacun de ses soldats, je connais tout, j'ai tout vu.

- Et moi, là-dedans ?

- Tu prends du galon ! Nous allons réveiller l'armée et entrer dans Belgrade en vainqueurs ! Tu es un homme d'honneur, Ismail. Tu aimes ton pays. Ne le laisse pas couler comme ce grand paquebot en avril, tu sais, celui qui a tapé dans la glace –

Tout s'est passé comme je l'ai dit.

Tout s'est passé même un tout petit mieux que ce que j'avais dit.

Tout s'est même passé un peu trop bien.

C'est mieux quand c'est mieux, mais parfois, on aimerait juste que ça se passe un peu bien, mais pas trop.

Télégrammes envoyés à Trieste et Vienne.

Location de costumes (un prince et son adjudant), dans un magasin de farces et attrapes – véridique ! Otto Witte ne déconne pas avec la vérité. Otto Witte n'est pas mythomane. Otto Witte ne raconte que sa vie, mais sa vie, c'est toute la vie, toutes les

vies du monde !

Cinq jours de voyage et nous atteignons Durazzo, grâce à des faux-passeports autrichiens. La ville est occupée par les Serbes et les Monténégrins. Marche dans la nuit vers le front turc.

- Qu'on prévienne le général Essad Pacha de mon arrivée !

Télégrammes reçus la veille. Trop peu de temps pour préparer un accueil digne de ce nom. Le général Pacha, pris de panique, me fait sa révérence et s'excuse.

Il s'incline devant moi ! Il rougit. Il bégaye. Il transpire.

Je deviens Halim Eddin, commandant en chef des troupes turques.

- Je veux qu'on tienne conseil !

Otto Witte, le troubadour, l'aventurier, le risque-tout, donne ses ordres à l'armée turque !

Franchement, ça m'aurait suffi. Franchement, c'était une belle petite aventure bien ficelée, du bon boulot, un joli coup, franchement.

Et puis, j'en ai trop fait. Enfin, je veux dire, j'étais trop doué. Enfin, c'est pas tout à fait ça. Disons que ça s'est passé pire que mieux.

Voici en peu de mots le discours que j'ai prononcé aux hommes qu'on tenait désormais à ma disposition :

*Le Centaure à la tribune.*

« Vous êtes lamentables ! Vous êtes minables ! Vous êtes des sous-merdes ! *Kizlar bok gibi durmayin* ! Vous êtes la sauce qui a noirci le fond de la casserole ! Vous êtes des costumes pendus à des cintres et bouffés par les mites ! Vous êtes rongés par la vermine et le remords ! Dieu vous a sans doute conçus le huitième jour ! En somme, vous n'existez presque pas ! Mais je vous aime ! *Sizi seviyorum* ! Je vous aime et je crois en vous ! La guerre, Messieurs, la guerre a pris un vilain tournant, qui raille l'histoire glorieuse de notre armée et de notre pays. Vous êtes nos forces vives et notre seul espoir de renverser l'ennemi. L'Empire n'est pas mort, l'Empire coule en vous, non pas comme ce grand paquebot qui, en avril l'année dernière, a tapé dans la glace - vous êtes au courant j'imagine - vous coulez, non pas, dis-je, comme ce grand paquebot, mais comme un sang brûlant dans des veines grosses comme ma moustache ! Oui, mes amis ! Vous êtes vivants ! *Yashiyorsunuz* ! Vous êtes vivants ! Et je rêve de suspendre à vos poitrines les médailles du mérite, celles de la bravoure et de la hargne ! Boutons l'ennemi hors de Durazzo ! Regagnons notre port ! Libérons-le ensemble ! Allez ! Soyez furieux ! Enragez-vous ! À l'assaut ! À l'assaut ! Écrasons-leur la figure ! Piétinons-les ! Nous sommes plus forts ! Nous serons plus grands ! Nous pouvons plus ! Nous méritons mieux ! Je déclare ouverte la guerre au Monténégro !

Hourrah ! Hourrah ! Hourrah !

- Prince Halim Eddin, nous avons décidé, mes officiers et moi-même, devant votre détermination, votre courage, votre force de caractère, votre connaissance du terrain, bref, nous avons décidé, je veux dire nous voudrions, avec votre accord, bref, nous voulons vous dire ceci : aujourd'hui, c'est tout le pays qui est retourné par votre apparition. Moi, général Essad Pacha, responsable des troupes turques devant lesquelles vous avez tenu si brillant discours, serais honoré que vous deveniez Othon 1<sup>er</sup>, roi d'Albanie.

*Silence.*

- Otto ! On n'est pas venus jusqu'ici pour que tu finisses sur un trône !  
- Je sais ! Mais c'est les paroles, Ismail, les paroles que j'ai prononcés ! Et mon physique exceptionnel ! Voilà où ça nous mène ! J'en impose, c'est sûr, j'en impose ! Et après tout, si on a tout un pays dans la manche, on peut sortir le grand jeu !

Le grand jeu.

Voilà ce qu'a toujours été ma vie.

Le grand jeu.

Otto Witte et son grand jeu, plus grand qu'Icare ou Prométhée.

On me couronne à la va-vite, comme on met des menottes à un messie récalcitrant.

Le peuple albanais, prêt à marcher derrière l'armée turque, ivre de mon discours et de mon charme, m'acclame partout dans les rues. Il y a bien des mécontents, perplexes, dubitatifs, mais c'est parce qu'ils n'ont pas eu la chance de me voir en vrai.

On organise en mon honneur une réception somptueuse et je reçois une enveloppe de 50000 piastres d'or.

50000 piastres !

On m'offre un palace et un harem de onze filles. Elles ont toutes moins de quinze ans. Elles sont à croquer, alors je les croque, toutes, une fois. Il faut toujours goûter et puis j'ai su rester un grand enfant.

Au quatrième jour de mon règne, éclate la première émeute, contre mon couronnement. J'organise tant bien que mal ma propre défense contre ma ville, mon peuple, ma grande idée. Puis, tombe le télégramme : Halim Eddin, le vrai, mon sosie, celui qui me ressemble tant, Halim Eddin est à Constantinople !

- Votre Majesté, je veux dire Monsieur, Monsieur, nous avons reçu ceci, nous sommes confus, nous sommes cons tout court, et vous, vous n'êtes pas le Prince, ni le roi, ni rien du tout. Je ne sais pas qui vous êtes, mais vous n'êtes pas celui que vous prétendez être.

- Général Pacha, donnez-moi votre épée.

- Mon épée ?

- Votre épée. J'exige votre épée.

- La voilà.

- Vous accordez votre confiance à un morceau de papier ? Vous osez douter de moi ?  
Qu'on le jette en prison !

Finalement, j'ai quitté mon royaume au galop.  
J'ai cherché, j'ai trouvé, j'ai pris et j'ai disparu, le cinquième jour.

Très vite, la presse des Balkans fait sa une sur mon tour de passe-passe :

Un clown allemand sur le trône d'Albanie !  
Otto Witte, saltimbanque et aventurier, roi de l'imposture !  
Othon 1<sup>er</sup>, roi d'Albanie, disparaît avec la caisse de l'Etat !

- Je te souhaite bonne route, Otto. Moi, je suis foutu. Il me reste plus qu'à ouvrir un commerce dans le trou du cul d'une vache.  
- Viens avec moi en Allemagne, Ismail.  
- La Turquie est mon pays, Otto. J'y suis né. J'y mourrais. Prends soin de toi. Essaie de vivre simplement. Tu sais, on n'est pas toujours obligé de décrocher la lune, quand on veut tremper un croissant dans son café. Allez salut.

Elle m'a fait sourire, sa dernière phrase. Puis, plus du tout.

*Silence.*

A Salzbourg, les douaniers découvrent un peu de ma fortune de monarque en fuite au fond de mes bagages. J'explique à ses messieurs que je suis un ancien roi, qui rentre chez lui.

On m'interne dans un hôpital psychiatrique, quelques jours, le temps que la nouvelle de mon couronnement et de mon évasion fasse le tour de l'Europe.

- Otto Witte, ça fait trente ans que je suis médecin dans cet hôpital et vous êtes vraiment le type le plus incroyable que j'aie jamais rencontré.  
- Je sais, docteur. Je sais. Je suis absolument incroyable. Mais je suis vrai. Tout est vrai ! Maintenant, je voudrais rentrer chez moi. J'ai une femme qui m'attend et cinq enfants dont je ne connais pas l'odeur, ni la couleur des yeux. S'il vous plait. Je veux rentrer chez moi.

Rentrer chez moi.

*Le Corps qui Parle et le Corps qui Braie se séparent.  
Le Centaure erre un instant, séparé de lui-même.  
Puis le Corps qui Parle et le Corps qui Braie vont s'asseoir, chacun dans un fauteuil,  
l'un en face de l'autre.*

**Voix d'Elfriede Witte.**

« Je suis la Princesse Elfriede Witte.

Quand mon père est rentré à la maison, je ne savais pas qui il était. J'ai vu ce grand

homme épuisé s'asseoir dans la cuisine et ma mère lui préparer le café en lui mettant des claques. Et elle gueulait : tu devrais avoir honte ! Un harem ! Les journaux disent que tu avais onze filles rien que pour toi ! Onze ! Maudit sois-tu !

Mais elle préparait le café.

À la fin de la première guerre mondiale, mon père a ouvert un restaurant. Le soir, il y racontait ses aventures en rappelant toujours :

**Otto Witte.**

Mesdames et Messieurs, ce que vous allez entendre est absolument vrai et je vous dis ça en toute simplicité.

**Voix d'Elfriede Witte.**

Plus tard, il s'est lancé dans la politique, en fondant un parti pour la classe moyenne allemande. 23000 adhérents. En 1925, à la mort du chancelier Friedrich Ebert, mon père se porte candidat à sa succession et obtient plus de 100 000 voix.

En 1932, je publie avec lui sa biographie. Il ne savait toujours pas écrire.

Lors du mariage entre le Prince Rainier de Monaco et l'actrice Grace Kelly, il se plaint à la chancellerie de la principauté de n'avoir pas été invité en tant qu'ancienne tête couronnée.

Sur sa tombe, j'ai pris soin de faire inscrire : Otto Witte, ancien roi d'Albanie.

Pour précision : la stèle est en granit. »

*Le Corps qui Parle et le Corps qui Braie sont l'un face à l'autre, assis comme dans un salon.*

Vous avez laissé un clown prendre la place d'un roi.

Mon destin, je le pousse de l'épaule. Je suis Otto Witte ! Le plus grand aventurier de tous les temps ! Mon destin, je décide de lui. Pousse-toi, je lui ai toujours dit ! Allez ! Pousse-toi ! Tu ne vois pas que tu me fais de l'ombre !

Parce que j'ai vu la Terre rétrécir, rétrécir, et devenir avec le temps une boule d'une seule couleur, une petite boule avec laquelle on jongle en bâillant, alors que moi, j'allais par le monde pour en écarter les parois, en faire sauter la caisse, avec simplicité ! Tout ça n'est qu'une grande illusion. Plus on en sait sur le monde, plus la cartographie des mers et des continents prouve leur étendue, plus vite on en a fait le tour. Alors, je tire mon chapeau au Très-Haut ! Dieu est le seul aventurier qui mérite que je prenne le thé avec lui. Dieu est le seul aventurier qui me comprenne. Dieu et moi, on s'entend bien.

Vous voulez du sucre ?

J'ai beau expliquer à Dieu que j'ai encore la santé pour un mort, j'ai beau le prier de me ressusciter, je suis toujours là, derrière les grilles du cimetière d'Ohlsdorfer, à Hambourg ; je n'aime pas spécialement Hambourg, mais c'est ici que ma fille habite et je n'ai plus qu'elle.

Je veux être sûr d'avoir vécu quelque chose, vous comprenez !  
Être sûr d'avoir existé !  
Avec vous, parmi vous, avant vous et à jamais.  
Je vous pose la question : est-ce que j'ai existé ?

Je me retourne et chaque fois que je me retourne, je disparaissais.

*Silence.*

Alors, les yeux dans les yeux, à Dieu, je lui dis :  
- Un plus un égale ?

Et Dieu, sûr de lui, me répond :  
- Deux, mon cher Otto.

C'est là que je me rends compte que je serai toujours plus fort que lui et si ça ne tourne pas rond, c'est parce que Dieu ne sait même pas compter sur ses doigts.

- Excusez-moi, Seigneur, un plus un égale un. Il est bon ce thé, n'est-ce pas ? Vous êtes sûr que vous ne voulez pas un peu de sucre ? Qu'est-ce qu'on s'ennuie, Seigneur, qu'est-ce qu'on s'ennuie. Seigneur, je vous en prie, Seigneur. J'aimerais vraiment me reposer. Comment fait-on pour se reposer ? Comment fait-on pour être mort ? Seigneur, soyez chic, délivrez-moi, délivrez-moi de moi-même.

*Le Corps qui Parle disparaît.  
Le Corps qui Braie reste seul ; c'est un roi ou c'est Dieu.*